

HERVÉ BRUNAUX DE L'OR ET DES SARDINES

ROMAN

*Le roman vrai
du plus grand casse
de tous les temps*

ROUERGUE

Présentation

Le préfet Callard ne vit plus depuis l'annonce du débarquement des forces alliées en Normandie. Il sait qu'en Périgord les heures de l'occupant sont comptées et que le surcroît de violence à laquelle se livrent les Allemands ne fait que différer la déroute. Comment faire oublier son rôle dans l'arrestation de Robert Mathé, devenu une légende vivante dans la Résistance ? Callard sait les difficultés que rencontrent les maquis pour s'approvisionner et soutenir les familles des partisans. La Banque de France organise un convoi de ses fonds vers Bordeaux. Il livre l'information aux FFI. Leurs chefs décident de diriger une attaque risquée en gare de Neuvic. Plusieurs maquis sont mobilisés, dont celui que viennent de rallier Joseph, l'instituteur pondéré, que hantent la peur d'être lâche et la conscience de s'être engagé trop tard, et Marsou, un réfugié alsacien qui dissimule la sensibilité de sa jeunesse sous une audace de bon aloi... Marsou vient de tomber amoureux de Marianne sans savoir qu'elle est une des messagères de la Résistance. De son côté, Jeannette, l'épouse de Joseph, vit dans l'angoisse de représailles sur sa famille.

Pour nous raconter le roman vrai du plus grand casse de tous les temps, Hervé Brunaux s'est fait enquêteur, a rencontré des survivants, des historiens. Il restitue la complexité d'une époque où un rien pouvait faire basculer une vie.

Roger Béteille

Hervé Brunaux est né en 1964 en Dordogne et vit à Périgueux. Poète et romancier, il est l'auteur de nombreux recueils et ouvrages publiés chez différents éditeurs (Le Nouvel Athanor, La Lauze, Le Festin, Seghers, Le dernier Télégramme, Ouest-France...).

Du même auteur

Romans

La Vierge noire de Brive, Éditions de La Lauze, 2007

Cher Monsieur, Éditions de La Lauze, 2005

Le Soleil de Vésone, Éditions de La Lauze, 2003

Poésie

Leçons de choses, Éditions du Dernier Télégramme, 2011

Comme Arsène Lupin, Éditions du Dernier Télégramme, 2008

Évangile 2000, Éditions du Nouvel Athanor, 2002

Précipités, Éditions du Nouvel Athanor, 1999

L'Horloge interne, Éditions du Nouvel Athanor, 1997

Patrimoine

Bergerac, des vins et des hommes, Éditions de La Lauze, 2008

Homme et son pays, Éditions de La Lauze, 2005

Le Périgord, Éditions Ouest-France, 2004-2010

Les Jardins du Périgord, Éditions Ouest-France, 2002-2009

© Éditions du Rouergue, 2013

ISBN : 978-2-8126-0536-9

www.lerouergue.com

HERVÉ BRUNAUX

De l'or et des sardines

Le roman vrai du plus grand casse de tous les temps

roman

ROUERGUE

à Jo, à Marsou

*à Aurélie, à Cléa et Colin
à mes parents, à Hélène et Anaïs*

Principales organisations de la Résistance citées

- AS : Armée secrète
- L'AS est la section action des MUR.
- FFI : Forces françaises de l'intérieur
- Les FFI ont unifié AS et ORA, en juin 1944, puis FTP en août 1944.
- FTP : Francs-tireurs et partisans
- MLN : Mouvement de libération nationale
- Le MLN a remplacé les MUR peu avant la Libération. C'est le fruit du travail d'unification commencé par Jean Moulin au sein du Conseil national de la Résistance.
- MOI : Main-d'œuvre immigrée
- MUR : Mouvements unis de la Résistance
- Les MUR sont nés en 1943 de la fusion des formations paramilitaires Combat, Franc-Tireur et Libération.
- ORA : Organisation de résistance de l'armée

1

Mardi 25 juillet 1944

Les mères

N'importe quoi. Elle sait bien qu'elle fait n'importe quoi, mais tant pis. Quand une décision est prise, il faut s'y tenir. Jeannette a posé pied à terre. La côte qui s'annonce est trop sévère pour ses jambes et pour les deux vitesses de son vélo Hironnelle jaune écaillé. Et puis, celui-ci est singulièrement alourdi aujourd'hui. Elle prend garde à appuyer fortement sur le guidon pour que le poids du porte-bagages ne le déséquilibre pas.

Au moins une bonne chose, Daniel s'est endormi dans son couffin improvisé. Un peu étroit pour lui. Il a du mal à étendre ses jambes. Jeannette n'avait pas parcouru cinq kilomètres depuis Saint-Alvère qu'elle se reprochait déjà de l'avoir emmené. Une pure folie. C'est le jour des folies. Elle aurait pu le laisser à la garde de sa belle-mère. Impulsion passionnée, elle s'était persuadée que Daniel serait la plus belle surprise à faire à Joseph dans son campement clandestin. Deux semaines sans revoir son mari, ça valait bien quelques kilomètres éprouvants sous ce soleil sans compassion.

Elle a blotti le petit dans un panier en osier rembourré par un coussin. Solidement sanglé sur le porte-bagages. Un torchon accroché à l'anse du panier lui fait un auvent bienvenu. Culpabilisée par ses pleurs, elle a failli rebrousser chemin. Les cahots de la route et le chuintement régulier de la chaîne ont agi comme une berceuse. Daniel s'est rapidement endormi. Il offre maintenant une bouille apaisée. Malgré les rougeurs que la chaleur commence à faire poindre sur ses joues.

Jeannette sort une gourde en fer de sa musette. Pas facile de l'ouvrir d'une main tout en sauvegardant de l'autre la stabilité du vélo. Une longue rasade d'eau et il est temps de repartir à l'assaut de la colline. Au sommet, il restera une vingtaine de minutes d'efforts pour rejoindre le camp de la Taillandière. Lors de sa dernière visite à Saint-Alvère, Joseph le lui a décrit en détail. Histoire de lui faire partager sa vie quotidienne dans la précarité de la forêt. Elle sent confusément qu'elle trahit sa confiance. Aucune femme ou compagne n'a le droit de pénétrer dans un camp de résistants. Jouer les exceptions n'a jamais dérangé Jeannette. Elle se dédouane en se disant que Joseph lui sera reconnaissant d'avoir brisé son isolement affectif. Ne serait-ce pas plutôt son propre isolement qu'elle a comme seule certitude d'atténuer ?

Quoi qu'il en soit, elle détient un atout imbattable dans sa manche. Plutôt dans le ventre, se surprend-elle à jubiler. Jeannette a toujours eu des règles régulières. Alors, quinze jours de retard, plus de doute. Pas encore de nausées, mais une somnolence précoce le soir. Et elle trouve que ses seins sont plus lourds, plus tendus.

Elle en est convaincue maintenant, le foyer va s'agrandir. Bébé Daniel aura bientôt de la compagnie dans son parc en bois. Quand même une excuse majeure pour enfreindre la loi tacite des maquisards. Allez, un peu d'empathie familiale, on ne peut pas laisser un père dans la méconnaissance d'une telle promesse de bonheur. Voilà son raisonnement. Voilà la conviction qu'elle s'est chevillée à l'esprit.

Pas difficile à dater, la conception de cet enfant. Les occasions de faire l'amour ont été rares depuis le débarquement en Normandie et l'engagement soudain de Joseph. À son dernier retour, il avait gratté à la porte en pleine nuit. Il n'avait pu s'empêcher de prendre son petit bonhomme dans ses bras. Joseph s'imaginait que son absence prolongée allait rendre Daniel distant à son égard. Impossible de raisonner cette obsession.

Joseph avait serré Daniel si fort que Jeannette avait craint qu'il le réveillât. S'il avait été extirpé de son sommeil, ses pleurs auraient sonné pour les parents comme une sentence. Interdiction d'envisager ne serait-ce qu'un début d'étreinte dans la pénombre de la chambre. La maison n'est pas grande, le berceau jouxte le lit conjugal.

Retrouver son mari dans ces draps blancs si orphelins de sensualité avait éveillé chez elle un sentiment dérangeant. Qui accueillait-elle entre ses bras, entre ses cuisses ? Un héros de guerre, un déserteur de maison ? Elle croyait avoir chassé cette ambivalence indigne. Mais instinctivement, elle avait ressenti le besoin de lui faire mal. Effusion de tigresse. Elle lui avait enfoncé les ongles jusqu'au sang dans la chair du dos et des fesses. Joseph avait semblé déstabilisé par cette violence. Puis s'était pris au jeu. L'avait empaalée de plus en plus brutalement. Un état second. Plaisir inédit de cette possession animale. À son tour il lui avait fait mal. C'est ce qu'elle recherchait. Qu'il aille jusqu'au bout, qu'il la désarticule. Le vieux lit bateau gémissait de toutes ses chevilles.

Joseph s'était écroulé sur elle dans un râle. Tendresse aux oubliettes de l'orgasme. Ils n'avaient rien dit pendant de longues minutes pudiques après cette extase aux frontières de leurs conventions. Elle était emprisonnée par le poids de son corps. Lui n'avait pas la force de se dégager. Il s'était endormi dans cette position. Elle ne l'avait pas tout de suite repoussé. S'était contentée de garder les yeux fixés au plafond. Lèvres serrées, esprit asséché. Elle avait réussi à les guider au plus profond de leur désespoir.

Cadre stylisé à la feuille d'or, accord parfait avec les corniches en staff du plafond. Le portrait du maréchal Pétain trône entre deux hautes fenêtres. Moustache blanche de patriarche, képi rouge galonné. Impeccable sévérité. Juste ce qu'il faut de paternalisme au fond de l'œil pour distiller un message de dévouement.

Le préfet Jean André Eugène Callard se passe la langue sur la lèvre inférieure. Ce réflexe n'est plus empreint de cruauté gourmande, comme lors de l'incarcération du résistant Robert Mathé. Plutôt le symptôme d'une réflexion contrariée. Assis seul à son bureau, ce trentenaire aux rides prématurément creusées ne peut effacer le regard que lui a lancé Mathé. Sagaie empoisonnée, défi sauvage qui démange le moindre de ses interstices de tranquillité.

Robert Mathé était devenu une légende vivante dans la Résistance. Cinq mois auparavant, il avait abattu, près de Cadouin, le premier soldat allemand en Périgord. En représailles, son père avait été arrêté, puis déporté à Buchenwald. Quand on ébranle une légende, on est censé en recueillir quelques poussières de gloire. C'est en tout cas ce qu'avait pensé Callard. Plus si convaincu aujourd'hui. Les lauriers de cette arrestation risquent de se décomposer en tache infamante sur son brillant cursus.

Le nouveau préfet de Dordogne est assez intelligent pour sentir le vent tourner. Les Alliés viennent de débarquer en Normandie. Les maquisards locaux se sont rendu compte que les troupes

d'occupation n'obtiendraient pas les renforts sollicités. Cette certitude les dope, leurs actions marquent les esprits chaque jour davantage. Ils sont plus nombreux maintenant que les forces allemandes. Les réquisitions de jeunes pour le Service du travail obligatoire, les arrestations du 10 mai 1944, ont soulevé une vague de rébellion. Sans parler des atrocités des *Kampfgruppen* Wilde, Bode et Ottenbacher. Rien à envier à la cruauté dévastatrice des divisions *Brebmer* et *Das Reich*, démobilisées du front russe où elles ont expérimenté leur sinistre tactique de la « terre brûlée ». Trop à la fois. Trop de souffrances, trop de terreur. Des Périgordins préfèrent maintenant affronter directement l'ennemi. Toujours mieux que de pourrir dans l'angoisse des représailles et de leur corollaire d'exactions.

La Résistance intensifie son action. Sa principale composante, l'Armée secrète, attendait le débarquement pour passer aux grandes manœuvres. Elle truffe d'embuscades les routes principales. Les Francs-tireurs et partisans sont moins nombreux mais ont cherché plus tôt l'affrontement. Sans les moyens adéquats. Maintenant ils conçoivent une tactique inspirée de celle de Tito en Yougoslavie. Tentent de prendre les villages, surtout les chefs-lieux de canton, par des attaques éclair. Puis étendent de près en près la zone libérée.

Le nord de la Dordogne a commencé à chanceler. Nontron et Excideuil sont tombés. Après une épuration hâtive dans les villes libérées, des bureaux d'enrôlement ont été ouverts, où affluent avec enthousiasme des patriotes qui soudain se révèlent. Les Allemands se replient sur leurs places fortes de Périgueux et Bergerac. Lâchent du lest dans le reste du département pour mieux concentrer leurs forces sur les grands axes de communication. Les voies ferrées essuient des sabotages de plus en plus fréquents.

Son prédécesseur, Jean Popineau, a fui sans laisser d'adresse. Peur bleue d'être égorgé dans son lit par les résistants. Pour prendre son poste à Périgueux, le préfet Callard a dû voyager en voiture sanitaire à travers l'insurrection naissante. Il a pu mesurer de visu l'ampleur du retournement des forces. Pas nécessairement favorable à son avancement.

À peine installé à la préfecture, il a fait connaissance avec le colonel Paul Sternkopf, commandant allemand de la place de

Périgueux. L'officier a pénétré dans son bureau l'arme à la main. Une véritable bête aux abois. Il menaçait de le descendre avant d'incendier la ville si un seul coup de feu était tiré contre ses hommes. Callard ne s'en est pas remis. Il a jusque-là entretenu des relations plutôt policées avec l'occupant. La violence injuste de Sternkopf à son endroit l'a perclus d'effroi. La croix noire de chevalier de la Croix de fer tressautait sur la gorge de l'enragé.

Le préfet affectionne la lecture des poètes allemands, en particulier Hölderlin. Il ne peut s'empêcher de penser que le nom de l'officier recouvre une poésie ridiculement inadaptée au comportement belliqueux de celui qui le porte. Sternkopf signifie tête d'étoile.

Oublier Sternkopf. Le préfet glisse un regard affectueux sur un petit sous-verre dressé au coin de son bureau, à côté de l'encrier de cuivre. Deux fillettes, fruits d'un premier mariage, y rient aux éclats. Habillées mais les pieds nus cachés par l'écume. Leur gaieté sans nuage contraste avec la gravité du Maréchal dans son cadre pompeux.

– Eh, déconne pas petit ! Merde, qu'est-ce qu'il t'arrive, t'as failli te déchirer la couenne...

Jo a juste eu le réflexe de le retenir avant qu'il ne s'affale sur les barbelés. Vague à l'âme, étourdissement. Marsou pleure dans ses bras, Jo n'en revient pas. Épanchement anachronique dans le contexte du camp. Les parades viriles y sont davantage prisées que les manifestations sentimentales.

Il fait si chaud. La touffeur distend leurs nerfs. Les profondeurs des forêts périgordines ne laissent pas beaucoup d'espace de circulation à l'air empesé. Il fait si chaud et tout est désespérément immobile dans cette nature assoiffée. Seuls les insectes vaquent à leur besogne quotidienne sans paraître souffrir de la sécheresse.

Marsou et Jo étaient occupés à retailer des piquets qui supportent les fils barbelés d'un poste de garde. La clôture s'est affaissée pendant la nuit. Marsou maintenait les piquets droit, Jo donnait des coups de serpe. Marsou a commencé à lui parler du mois de mai dernier à Périgueux. Il ne l'avait pas fait jusque-là. Les souvenirs et la peur s'étaient agglomérés, un rempart organique qui lui bloquait la gorge. Entre deux coups de serpe de Jo, le bouchon s'est pulvérisé sans crier gare sous la poussée des émotions. Maintenant Marsou expulse les phrases en un flot hoquetant.

– Faut que je te parle de... De René et d'Yvette... J'en peux plus de pas avoir de leurs nouvelles...